

LES CLIMATS

İklimler

DE NURI BILGE CEYLAN

FICHE TECHNIQUE

TURQUIE/FRANCE - 2006 - 1h37

Réalisation & scénario :
Nuri Bilge Ceylan

Image :
Gökhan Tiryaki

Montage :
Nuri Bilge Ceylan
Ayhan Ergürsel

Interprètes :
Ebru Ceylan
(Bahar)
Nuri Bilge Ceylan
(Isa)
Nazan Kesal
(Serap)
Semra Yılmaz
(Semra)
Mehmet Eryılmaz
(Mehmet)
Arif Asci
(Arif)
Can Özbatur
(Güven)
Ufuk Bayraktar
(le chauffeur de taxi)



SYNOPSIS | L'homme est fait pour être heureux pour de simples raisons et malheureux pour des raisons encore plus simples - tout comme il est né pour de simples raisons et qu'il meurt pour des raisons plus simples encore... Isa et Bahar sont deux êtres seuls, entraînés par les climats changeants de leur vie intérieure, à la poursuite d'un bonheur qui ne leur appartient plus.

CRITIQUE

Autopsie d'un couple : un homme et une femme, dans la chaleur de l'été. Lui, Isa, est prof de fac à Istanbul, elle, Bahar, conçoit des décors pour des séries télé. On ne le sait pas encore : pour l'instant, c'est juste un couple comme un autre, au bord de la mer. Ils s'aiment, ils se sont aimés. Dès le premier plan, immédiatement envoûtant, Bahar regarde Isa photographiant les ruines d'un



temple – les vestiges de leur histoire ? –, et on sait que quelque chose entre eux s'est lézardé. Elle sourit en voyant l'homme trébucher, puis, imperceptiblement, son visage se ferme, une larme coule. L'amour est passé comme un nuage, une fausse teinte sur un paysage.

A la plage, ils se tournent le dos ; en voiture, ils parlent peu, elle conduit, il est allongé, lourd comme un corps mort ; chez des amis, ils s'engueulent. A l'indifférence se mêlent des éclairs de haine, instantanés : imaginer une seconde qu'on supprime l'autre... C'est une rupture comme une autre, pas plus et pas moins amère qu'une autre, mais que le Turc Nuri Bilge Ceylan, l'auteur d'*Uzak*, sans aucun doute l'un des plus grands cinéastes actuels, raconte à sa manière, incomparable : une succession de tableaux, admirablement composés (Ceylan est aussi photographe), l'économie de mots n'appauvrissant jamais la palette pleine des sentiments explorés.

Car Nuri Bilge Ceylan a tourné *Les Climats* en vidéo numérique haute définition, et la précision, le piqué de l'image sont tels que le moindre détail est magnifié. Incroyable gros plan de Bahar, en sueur, sur la plage : elle n'est pas seulement une ombre sur un écran, mais un être de chair, une altérité palpable. Incroyable lumière, qui révèle les choses cachées au plus profond des êtres. C'est comme si les millions de pixels de l'image vidéo, qui reconstituent le réel, étaient ici l'entrelacs inextricable

des raisons du cœur, du corps et de l'esprit qui poussent à la séparation, comme s'ils étaient la juxtaposition des microsensations qui accompagnent la fin d'une passion amoureuse.

On vivra les deux saisons suivantes du point de vue de l'homme. Isa traîne son spleen dans l'automne pluvieux d'Istanbul. Il y revoit la femme qui a peut-être contribué, jadis, à fissurer son couple : suit une des scènes d'amour les plus étranges qu'on ait vue récemment au cinéma, le combat tragi-comique de deux volontés. Le récit se transforme peu à peu en cinglant portrait de la lâcheté masculine : de l'indécision d'Isa, de ses contradictions, de son égoïsme aussi, va naître la partie hivernale du film, peut-être la plus belle.

(...) *Les Climats* sont du niveau des meilleurs Bergman, ou Antonioni. Mais, comme dans *Uzak*, Nuri Bilge Ceylan agrmente son désenchantement minimaliste (qui est une forme de romantisme) d'une ironie poignante. (...)

Aurélien Ferenczi

Télérama n°2975 - 20 Janvier 2007

La présentation en compétition à Cannes 2006 des *Climats* a totalement dérouté critiques et festivaliers, peu habitués à être assis face à un film subjuguant du point de vue plastique, ouvrage d'un grand contemplatif touché par une grâce immédiate dès qu'il s'agit de filmer une étendue neigeuse ou une mer accablée de soleil, mais qui, question discours, se montrait totalement rétif à l'idée de plaire. La force de *Climats* repose sur l'antipathie comme moteur de tout. Ce n'est pas la première fois qu'un film fait son possible pour ne pas être aimable, ce n'est pas non plus la première fois qu'un cinéaste se choisit pour personnage principal un mec odieux (remember le Pialat de *Nous ne vieillirons pas ensemble*, ou le Desplechin de *Rois et reine*). Ce qui embarrasse et passionne tout à la fois dans *Les Climats*, c'est que le réalisateur, l'acteur et le personnage ne faisaient qu'un : en endossant lui-même le rôle principal, celui d'un misogyne total, et en donnant à sa femme, Ebru, le rôle de la fille qui morfle, Ceylan outrepassait les limites de la fiction critique et du document privé. Il peut appeler ça «fiction», inventer des prénoms (Isa pour l'homme, Bahar pour la femme), un autre métier (maître de conf. pour lui, tandis qu'elle bosse sur des prod. télé), le choix stratégique de faire jouer à son propre couple le théâtre incessant du délitement conjugal laisse à ciel ouvert les interprétations. Ce coup de force ne va finalement pas sans séduction, 2



puisque Ceylan a tout à gagner à laisser sous-entendre qu'il est capable de se voir sous le jour du pire, et s'adresser à lui-même ce que nous décrivions en mai comme un «autoportrait en parfait connard». Le film nous oblige à nous poser une question insoluble : qui est le plus atroce, le séducteur impénitent, prêt à tout pour plaire, ou celui qui s'avoue muflé, ne s'aime pas (ou trop) et se jette le premier en pâture dans sa mise en crise des sentiments ? Le miracle rossellinien du **Voyage en Italie** n'a eu lieu qu'une fois et, ici, sous la pesanteur caniculaire turque, quelque chose s'est pourtant refroidi à jamais entre l'homme et la femme.

(...) On l'aura compris, Ceylan n'entend rien cacher de l'intime, lorsque le reflet renvoie sous la lumière blanche une image pas regardable, mesquine, misérable. Ça ne pourrait produire qu'un laisser-aller tout à fait détestable, un nihilisme complaisant, or cet examen à la loupe accouche tout au contraire d'un film important. Juste parce que, derrière, il y a un cinéaste qui continue de croire en une articulation implacable entre ce qui se passe et la façon dont on nous les donne à voir. La mise en scène n'est pas au service des personnages, elle est au service du temps : attentive, fixe, entêtée, elle attend. Un dégel, un orage, une tempête. Et à force d'attendre elle bat le chaud comme le froid. (...)

Philippe Azoury
Libération - 17 janvier 2007

(...) Les événements les plus significatifs exigent autant de violence que d'ambiguïté. Eclats sans contrôle où les passions se mettent en scène. Le cauchemar de Bahar paraît plus réel que l'approche véritable d'Isa qui arrive près d'elle en fantôme grisâtre et amaigri. L'élan du retour à moto s'interrompt brusquement lorsque la jeune femme masque les yeux du pilote. Le viol de Serap n'entraîne aucune protestation de la jeune femme et semble gouverné par le parcours d'une noisette (ou d'une pistache ou d'une cacahuète ou d'on ne sait quoi), mais à la fin il y en a deux. Une part de jeu, cruel, insensé, une part consentie à la fiction et au caprice s'impose dans ces éruptions du moi et les rend possibles. Car le rêve commence dans l'amusement pour finir dans la panique : est-il voluptueux ou prémonitoire ? Est-ce un suicide amoureux que Bahar souhaite ou une brisure ? En tout cas, son geste sur la moto conserve une gratuité enfantine. Quant au manège érotique entre Serap et Isa, qui déterminera ce qu'il comporte de consentement, et de la part de qui ? La brutalité y sert d'alibi à l'un comme à l'autre, et de piment aphrodisiaque, genre «Je n'ai pas pu résister». Rien de tout cela ne va sans quelque mauvaise foi. Mais ainsi vont les climats : impérieux, ils recèlent pourtant leur composition.

Sur un plateau de télévision, l'actrice pleure et pleure Bahar, tandis que passe dans un ciel de neige l'avion qui emporte Isa vers Istanbul. C'est l'épilogue. La fi-

gure de style, presque précieuse, suggère un accord définitif et exclusif entre l'œuvre filmique et les personnes dont elle recueille l'émotion. La fréquence du nom de Ceylan au générique, l'homonymie des acteurs et de plusieurs personnages, si elles insistent sur le caractère personnel de l'œuvre, témoignent de sa vocation lyrique. La gravité de la confiance tient à ce qu'elle ne peut s'esquisser, dirait-on, que dans le secret de l'art. Bien loin de tout esthétisme gratuit, **Les Climats** proposent au regard des êtres qui, faute d'espace sentimental, ne peuvent vivre pleinement qu'à l'écran.

Alain Masson
Positif - Janvier 2007

ENTRETIEN AVEC NURI BILGE CEYLAN

Tous vos films ont une forte empreinte autobiographique. Mais c'est la première fois que vous interprétez vous-même le rôle principal. Pourquoi ?

Cela faisait longtemps que je voulais consacrer un film à la relation entre un homme et une femme. J'ai été marié deux fois, j'ai vécu des choses douloureuses. En discutant avec ma femme, l'idée nous est venue d'interpréter nous-mêmes ce couple. Personnellement, je ne l'aurais jamais fait si j'avais pensé que je ne correspondais pas à ce rôle. J'en avais l'intuition profonde et c'était difficile de demander à des acteurs de



**CINÉMA[s]
LE FRANCE**

8 rue de la Valse 42100 Saint-Étienne

Le centre de Documentation du Cinéma[s] Le France, qui produit cette fiche, est ouvert au public du lundi au jeudi de 9h à 12h et de 14h30 à 17h30 et le vendredi de 9h à 11h45 et accessible en ligne sur www.abc-lefrance.com



Contact : Gilbert Castellino, Tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com

reproduire cette expérience, de simuler un état de confusion mentale comme celui-ci. Mais je crois que je ne recommencerais jamais, c'est trop épuisant d'être à la fois derrière et devant la caméra. J'ai eu l'impression, comme metteur en scène, de perdre trop de maîtrise.

Votre femme a-t-elle accepté ce rôle sans difficulté ?

Elle a été immédiatement d'accord. Nous étions partis en week-end, l'idée nous est venue à midi, et nous sommes immédiatement descendus à la plage pour improviser devant la caméra que j'avais posée sur un pied. C'était ce qui allait devenir l'une des premières scènes du film. Nous nous sommes trouvés plutôt bons. Ce n'est qu'après que nous nous sommes mis à écrire le scénario qui, à son tour a changé au fur et à mesure du tournage.

Cette idée ne vous a-t-elle pas paru dangereuse pour votre couple ?

D'abord, ce n'est pas un film autobiographique, c'est une véritable fiction que nous interprétons. Ensuite, nous formons un couple qui ne s'effarouche pas de la noirceur de la vie.

Pourquoi le choix de tourner avec une caméra numérique ?

Cette technologie est enfin arrivée à un niveau satisfaisant en matière de définition et de précision, y compris dans la profondeur de champ. Elle permet aussi une liberté d'expérimentation

qu'on ne peut se permettre avec de la pellicule, depuis le nombre illimité de prises jusqu'à la possibilité de voir le résultat immédiatement. C'est très important pour moi, car cela permet de régler l'image selon son désir, aussi facilement qu'un peintre le ferait avec sa toile. Cela signifie que le format film est mort, en tout cas pour moi.

Propos recueillis par Jacques Mandelbaum
Le Monde - 17 janvier 2007

faisant souvent appel à des comédiens non-professionnels.

En 2003, *Uzak*, qui aborde des questions sociales (le travail, l'urbanisation) à travers l'étude de la relation entre deux frères, est le film de la consécration pour Ceylan. Premier réalisateur turc à figurer dans la compétition cannoise depuis Yilmaz Guney, Palme d'or pour *Yol* 20 ans plus tôt, il en repart auréolé du Grand Prix et du Prix d'interprétation pour ses deux comédiens. Il revient sur la Croisette avec son quatrième long métrage, *Les Climats*. (...)

www.allocine.fr

BIOGRAPHIE

Titulaire d'un diplôme d'ingénieur à l'université du Bosphore, Nuri Bilge Ceylan étudie ensuite la mise en scène à Istanbul, sa ville natale. Dès son premier court métrage, *Koza*, il est sélectionné au Festival de Cannes. Il tourne en 1998 son premier long métrage, *Kasaba*, qui obtient le Prix Spécial du Jury au Festival Premiers Plans d'Angers.

C'est avec son deuxième film *Nuages de mai*, sélectionné à Berlin, qu'il accède à la reconnaissance internationale. La critique salue ce film contemplatif réalisé par un admirateur d'Ozu et Bergman. Auteur à part entière, Ceylan participe à toutes les étapes de la création de l'oeuvre (scénario, réalisation, montage, production) et s'entoure de proches, parents et amis, pour l'équipe technique et le casting, tout en

FILMOGRAPHIE

Courts métrages :	
Koza	1995
Longs métrages :	
Kasaba	1998
Nuages de mai	2001
Uzak	2003
Les climats	2006

Documents disponibles au France

Revue de presse importante
Positif n°550
Cahiers du cinéma n°618
Fiches du cinéma n°1846/1847